

ARTPASSIONS



REVUE SUISSE D'ART ET DE CULTURE

ARTPASSIONS
REVUE SUISSE D'ART ET DE CULTURE

**OSKAR
KOKOSCHKA**
KUNSTHAUS, ZÜRICH

PARIS CÉLÈBRE
GIO PONTI

EGON SCHIELE
FONDATION LOUIS VUITTON, PARIS

S.M.

ENTRETIEN
PIERRE ROSENBERG



BAUDELAIRE, BRUXELLES ET BIRGIT JÜRGENSSEN

Comme de coutume, avant la BRAFA, les journalistes sont invités à goûter la vie culturelle bruxelloise, où il se passe toujours quelque chose d'intéressant – à l'image de la rétrospective sur Birgit Jürgenssen à la Galerie Gladstone, qui permet de découvrir une artiste méconnue mais majeure des années soixante-dix et quatre-vingts.

Tancrède Hertzog

Sans titre, 1969
Crayon de couleur et crayon à
l'huile sur papier, 46,3 x 38 cm
Courtesy to the artist and Gladstone Gallery
© Photo: David Regen

Baudelaire n'aimait pas Bruxelles. Ni les Belges. «Tous les Belges sans exception ont le crâne vide», proclamait-il à propos du peuple qui l'accueillit de 1864 à 1866. Insensible aux charmes de ce Nord où il pensait trouver un eldorado pour l'édition de ses ouvrages mais ne buta que sur des portes closes, le poète en fin de vie déversa, dans un pamphlet inachevé connu sous le titre de *Pauvre Belgique*, tout son fiel sur cette jeune nation. Ce sont des dizaines de pages d'insultes et d'attaques obscènes voire scatophiles («La Belgique est un bâton merdeux»). Rien, rien de ce qui est belge ne trouve grâce à ses yeux, des femmes aux journaux en passant par les universités, l'aspect de la campagne, la consistance de la nourriture, l'état des routes, l'idiotie des hommes politiques ou le roi Léopold I^{er}, ce «misérable petit principule allemand». De la fange wallonne, il ne sauve qu'une seule et unique chose: les arts des anciens Pays-Bas méridionaux, alors que dans le refuge des églises et des musées il découvre Van Eyck (ses panneaux sont «superbes mais crapuleusement flamands»), Rubens, Jordaens («Jordaens un exorcisme. Jordaens un triomphe»), Teniers et reste frappé par l'architecture majestueuse de la Grand-Place. Tout l'art postérieur au XVIII^e siècle, l'art belge contemporain, l'horripile – un certain Félicien Rops excepté...

Et là, le Prince des nuées a, pour une fois, raison. Avec outrance, avec aigreur, avec mauvaise foi, il sent néanmoins ici une vérité, la vérité de ce Nord coincé entre la France, l'Allemagne et la mer froide. Car avant que Wallons et Flamands ne soient réunis sous un même étendard national, cette terre fut l'une des deux grandes patries mondiales des arts aux côtés de l'Italie. Car l'art est le liant, le vrai liant du plat pays. Qu'on y songe un ins-



tant. En Belgique, qui sont les grandes figures nationales que l'on célèbre? Des hommes politiques? Non. Des écrivains? Pas plus. Comme en Italie – et à la différence de la France ou de la Grande-Bretagne – les Belges les plus connus et révéés sont des artistes: Van Eyck, Bruegel, Rubens, Van Dyck. Et, plus proches de nous, Magritte et Hergé, assurément les plus célèbres représentants de leur pays. Ce pays aime l'art: il n'a pas de montagnes, il s'est bâti la cathédrale d'Anvers et ses peintres, à la Renaissance, ont imaginé des tours de Babel et des paysages verdoyants de collines et de sous-bois. Son ciel est bas et morne? Il s'est créé un soleil rugissant de couleurs avec Rubens, Jordaens et Van Dyck, il a mis du baume à son cœur triste en cultivant une bonhomie truculente (Baudelaire écrit à ce sujet: «Peuple siffleur et qui rit sans motif, aux éclats. Signe de crétinisme») dont les peintres, encore une fois, sont les meilleurs témoins: des riantes scènes de village des Bruegel, aux étals débordant de victuailles et de Flamandes au décolleté abondant de Snyders en passant par les scènes de beuverie immortalisées par Brouwer et Teniers sans oublier l'esprit ironique du *Ceci n'est pas une pipe* de Magritte. L'art, voilà l'unique chose que Baudelaire ne salit pas de la Belgique.

Mais venons-en au fait: Bruxelles demeure, aujourd'hui encore, l'une des capitales artistiques de l'Europe. Cette constatation vaut en particulier pour ce qui est du marché de l'art. Les Belges, on l'a compris, aiment l'art. Quoi de plus naturel, dès lors, que de le collectionner? Dans ce pays, on achète avec passion les œuvres d'art certes, mais on en vend beaucoup également. Baudelaire s'en rend compte: «Tout le monde ici est marchand de tableaux.» Et ceci parce que les Belges sont terre à terre, matérialistes, parce que ce sont les descendants des drapiers anversois, des marchands de Gand et de Bruges – ce que Baudelaire, aimant du Spleen mais encore plus de l'Idéal, ne manque pas de critiquer («Pas de latin. Pas de grec. Faire des banquiers. Un latiniste ferait un mauvais homme d'affaires»). Or l'art ne naît pas de l'idéal. L'histoire montre qu'il voit le jour là où il y a du commerce, là où se bâtissent et se défont les fortunes. Avant d'inventer la Renaissance, les Florentins



Good Morning, 1972, crayon et crayons de couleur sur papier, 62,8 x 43,5 cm

Courtesy to the artist and Gladstone Gallery. © Photo: David Regen



Sans titre (de la série *Death Dance with Maiden*), 1979-1980
Solarisation, 30 x 21 cm
Courtesy to the artist and Gladstone Gallery
© Photo: David Regen



Sans titre (de la série *Death Dance with Maiden*), 1979-1980
Solarisation, 30 x 21 cm
Courtesy to the artist and Gladstone Gallery
© Photo: David Regen

étaient des banquiers, avides de gain, froids et calculateurs. Et les Vénitiens, des marchands navigateurs qui achetaient des actions dans les navires chargés d'épices qu'ils ramenaient d'Orient.

On ne s'étonnera pas, dès lors, à ce que certains des plus grands salons d'art soient, aujourd'hui encore, organisés en Belgique, chez les descendants de ces drapiers qui commerçaient avec les Florentins. La *BRAFA* est la deuxième plus grande foire au monde pour l'art ancien. C'est aussi la plus ancienne. *Art Brussels*, consacrée à l'art moderne, est, aux dires des marchands et des collectionneurs, l'une des plus dynamiques. Ce n'est pas pour rien que Gladstone, grande galerie new-yorkaise, a choisi d'ouvrir ses locaux européens dans la capitale de l'Union plutôt qu'à Londres ou Paris. C'est là qu'on découvre une des expositions les plus intéressantes qui se puisse voir à Bruxelles, consacrée à une artiste viennoise qui, de son vivant, n'eut aucun succès : Birgit Jürgenssen, morte en 2003 à cinquante-quatre ans.

L'homme est cruel : pour reconnaître le talent de bien des siens, il attend qu'ils passent à meilleure vie. « Un bon artiste est un artiste mort », disent les plus cyniques des marchands. Pourquoi les galeries et les musées n'ont-ils découvert Jürgenssen qu'après sa mort ? Par méconnaissance ou par intérêt. Il s'agit d'une artiste féministe et sa condition de femme est son sujet. Rien d'étonnant, dès lors, qu'elle reçoive aujourd'hui l'attention qu'elle eût mérité plus tôt. Le marché de l'art a toujours suivi les modes, faute de les créer.

Cette artiste surprend car elle utilise toutes sortes de techniques avec brio et possède une belle maîtrise du dessin. Des dessins au crayon de couleur, pâles, avec un côté enfantin malgré la précision clinique du trait, d'autres évanescents, presque symbolistes, turbulents et vaporeux – des femmes qui se fondent et se confondent dans la buée qui les entourent. Le surréalisme de Meret Oppenheim, la créatrice du célèbre *Déjeuner en fourrure*, a eu, semble-t-il, un impact décisif



sur sa pratique. Car l'objet – matériau de bien des œuvres surréalistes – est aussi, aux côtés du corps de la femme, celui de Jürgenssen. Dans ses œuvres des années soixante-dix, elle représente la femme cantonnée à son rôle de ménagère, avec ses fers à repasser, ses appareils électroménagers, ses escarpins et son tablier. Chez elle, la femme emprisonnée dans l'univers domestique devient, par un jeu de translation, ces ustensiles, elle se transforme en ces objets dont on la dote pour qu'elle mène à bien la tâche qui lui est imposée : mais alors que l'outil n'est qu'un moyen vers un but, qu'une extension du bras, ici les rôles se renversent et la femme devient elle-même l'outil voire l'extension de l'outil. Jürgenssen raconte cette condition avec ironie, retenue et justesse, dans un dépouillement certain. Un beau dessin représente des couteaux dont les manches se transforment en formes animales et végétales, disposés comme dans une planche d'étude de Linné ou de Buffon. On admirera particulièrement une série de photographies créées selon le principe de

la solarisation (une technique argentique inventée par Man Ray). Elles sont plus tardives et la femme n'y est plus la ménagère : elle se grime, se camoufle comme pour tenter de s'échapper. Elle se confond avec une ombre, se lie à un mannequin qui se révèle squelette, noirceur et lumière se répandent. Dénudée, jouant avec ce crâne, elle reste sensuelle et mortelle – mais échappe-t-elle au cliché de la femme fatale ? Elle tente de s'évader mais on sent qu'elle reste un pantin.

C'est un art de l'enfermement que celui de Jürgenssen, mais un enfermement créatif, qui dit la misère d'une situation subie et socialement acceptée sans dénonciation violente, sans revendication affichée, mais en utilisant le prisme d'une inspiration débordante, cimentée à cette belle école un peu folle et un peu dada de la *Mitteleuropa*. Baudelaire, fameux misogyne, l'eût détesté : encore une ligne à ajouter au palmarès de cette *Pauvre Belgique*, refuge des arts mais non des vieux poètes. ■

Chaussures-lit, 1974

Bois, laiton, tissu, 25 x 12 x 8 cm

Courtesy to the artist and Gladstone Gallery
© Photo : David Regen

NOTA BENE

BRAFA Art Fair

Tour & Taxis I Bruxelles

Du 26 janvier au 3 février 2019